

LE KOH-I-NOOR

OUVRAGES DE WILLIAM DALRYMPLE
PARUS CHEZ NOIR SUR BLANC

Dans l'ombre de Byzance – Sur les traces des chrétiens d'Orient, 2002.

L'Âge de Kali – À la rencontre du sous-continent, 2004.

*Le Moghol blanc – L'histoire vraie d'une passion tragique dans l'Inde
du XVIII^e siècle*, 2005.

La Cité des djinns – Une année à Delhi, 2006.

Le Dernier Moghol – La chute d'une dynastie, Delhi, 1857, 2008.

Neuf vies – À la recherche du sacré dans l'Inde d'aujourd'hui, 2010.

Le Retour d'un roi – La bataille d'Afghanistan, 2014.

William Dalrymple
& Anita Anand

LE KOH-I-NOOR

L'histoire funeste du diamant
le plus célèbre du monde

Traduit de l'anglais par Marie-Odile Probst

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *The Koh-i-Noor*
– *The History of the World's Most Infamous Diamond*

This translation of *Koh-i-Noor* by Noir sur Blanc
is made by arrangement with Bloomsbury Publishing Plc.

© William Dalrymple and Anita Anand, 2017

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-504-0

INTRODUCTION

Le 29 mars 1849, le maharajah du Pendjab, Dulip Singh, âgé de dix ans, fut conduit dans le Shish Mahal, la splendide salle du trône, ou salle des miroirs, située au centre du grand fort de Lahore.

Le père du garçon, le maharajah Ranjit Singh, était mort depuis longtemps, et sa mère, Rani Jindan, avait été emmenée de force pour être incarcérée dans un palais à l'extérieur de la ville quelque temps plus tôt. Dulip Singh se retrouva alors cerné par un groupe d'hommes aux visages austères, affublés de manteaux rouges et de chapeaux à plumes, qui s'entretenaient dans une langue étrangère. En ce jour terrible, qu'il qualifiera plus tard de «jour écarlate», le jeune garçon effrayé mais digne, finit, après des mois de pressantes sollicitations, par céder aux instances des Britanniques. Au cours d'une cérémonie publique en présence de ce qui restait de la noblesse de sa cour, il signa un acte officiel de reddition, entérinant les clauses punitives édictées par la Compagnie victorieuse. Quelques instants plus tard, on abaissa le drapeau du royaume sikh, et les couleurs britanniques furent hissées au-dessus de la guérite du fort.

Le document signé par le maharajah de dix ans octroyait à une société privée, la Compagnie britannique des Indes orientales, d'immenses pans des terres parmi les plus opulentes de l'Inde – terres qui avaient formé jusqu'alors le royaume

indépendant sikh du Pendjab. Par la même occasion, on persuada le jeune garçon de remettre à la reine Victoria l'objet réputé le plus précieux non seulement du Pendjab mais probablement de tout le sous-continent: le célèbre Koh-i-Noor, ou Montagne de Lumière.

L'article trois du traité notifie simplement: «La gemme appelée Koh-i-Noor, que le maharajah Runjeet Singh prit au Shah Shooja ool-Moolk, sera remise par le maharajah de Lahore à la reine d'Angleterre¹.» En apprenant que Dulip Singh avait enfin ratifié le document, le gouverneur général, Lord Dalhousie, se glorifia de cette prouesse. «J'avais maintenant "attrapé mon lièvre"²», écrivit-il. Il ajoutera par la suite: «Le Koh-i-Noor est devenu au fil des siècles une sorte d'emblème historique de la conquête en Inde. Il a maintenant trouvé sa vraie demeure³.»

La Compagnie des Indes orientales, première multinationale réellement planétaire, s'était considérablement agrandie en guère plus d'un siècle; de modeste entreprise comptant seulement trente-cinq membres permanents, dont le siège social occupait un unique et modeste bureau dans la cité de Londres, elle s'était transformée en la société la plus puissante et la plus fortement militarisée de tous les temps: son armée dans les années 1800 comptait deux fois plus d'hommes que celle de l'Angleterre. Cela faisait longtemps qu'elle lorgnait à la fois le Pendjab et le diamant.

Après la mort de Ranjit Singh, en 1839, le Pendjab sombra rapidement dans l'anarchie, et la Compagnie saisit sa chance. Une lutte de pouvoir féroce, un empoisonnement crapuleux, plusieurs assassinats, une guerre civile et deux invasions britanniques plus tard, l'armée de la Compagnie battit la *Khalsa* sikhe une première fois lors de la bataille sanglante de Chillianwala, le 13 janvier 1849, puis une seconde, celle-là définitive, peu de temps après, le 21 février, à Gujrat – deux lieux qui font maintenant partie du Pendjab pakistanais. Le 12 mars, l'armée sikhe tout entière capitula. Les vétérans jetèrent en pleurant leurs épées et arquebuses ancestrales jusqu'à former un gigantesque monceau d'armements. Un vénérable guerrier à la barbe grise s'inclina avec gravité puis, les mains jointes, s'écria: «*Aaj Ranjit Singh mar gaya* (Aujourd'hui Ranjit Singh est vraiment mort⁴).»

À la fin de cette même année, par une froide et morne journée de décembre, Dalhousie fit solennellement son entrée à Lahore pour recevoir, en personne, des mains du tuteur de Dulip Singh, le Dr John Spencer Login, le tribut de la victoire. L'étincelant diamant blanc se trouvait dans le Toshakhana, ou Trésor de Lahore, serti dans un brassard que le maharajah Ranjit Singh avait spécialement conçu. Pour des yeux britanniques, accoutumés aux diamants européens d'une symétrie parfaite, l'aspect irrégulier du diamant avait de quoi surprendre; comme le suggérait son nom, Montagne de Lumière, il ressemblait à une petite montagne, ou plutôt à une sorte de gros iceberg s'élevant de façon abrupte jusqu'à un pic en forme de dôme. Autour de ce dôme, la pierre avait été façonnée en une simple «taille en rose» moghole, laissant des pointes de cristal petites mais inégales ou des azimuts inclinés, tels des cols ou des déclivités dévalant d'un sommet himalayen enneigé, en pente douce d'un côté mais escarpée comme une falaise de l'autre. Login avait mis au point un dispositif pour compenser cette forme insolite; il le montrait à ses hôtes au travers d'un œilleton, éclairé par en dessous, sur un tissu de velours noir qui en rehaussait l'éclat. Dalhousie, après s'être extasié en bonne et due forme sur la beauté de la pierre, la prit à Login et la glissa dans un petit gousset de chevreau que Lady Dalhousie avait confectionné à cet effet. Le gouverneur général établit une quittance: «J'ai reçu ce jour le diamant Koh-i-Noor», sur lequel tous ceux qui étaient présents apposèrent leur sceau personnel⁵.

Moins d'une semaine plus tard, Dalhousie écrivit à un jeune assistant magistrat en poste à Delhi pour lui demander d'enquêter sur sa brillante nouvelle acquisition⁶. Theo Metcalfe n'était pas le plus diligent ni le plus rigoureux des fonctionnaires de la Compagnie des Indes orientales. Tapageur et bon vivant, il était amateur de chiens, de chevaux et de fêtes, et, depuis son arrivée à Delhi, il avait prestement accumulé de substantielles dettes de jeu. Mais, bien que Theo eût une fâcheuse tendance à user d'expédients et à s'attirer, au dire de son père, des «embrouilles», il avait en matière de gemmes une connaissance indéniable. Il était en outre doté d'un grand charme, et Dalhousie, s'étant pris d'affection pour lui, le choisit pour mener à bien cette mission importante et quelque peu délicate.

Le Koh-i-Noor avait beau être constitué du plus dur des matériaux terrestres, il était, déjà à l'époque, nimbé d'un halo de légendes vagues et fantaisistes, et Dalhousie voulait connaître, preuves à l'appui, l'histoire véridique du joyau avant de le faire parvenir à la reine Victoria. Theo reçut l'ordre de « recueillir et transcrire toute information précise et intéressante concernant le Koh-i-Noor » auprès des orfèvres et des courtisans de Delhi afin d'en retracer, autant que possible, l'histoire « quand il était la propriété des empereurs de Delhi, et les transmettre, toutes affaires cessantes, au gouvernement de l'Inde⁷ ».

Theo s'acquitta de sa tâche avec son impétuosité brouillonne coutumière. Mais le joyau ayant été dérobé à Delhi au cours d'une invasion persane cent dix ans plus tôt, l'affaire se révélait épineuse. Il dut admettre n'avoir rien trouvé de mieux étayé que des commérages de bazar : « Je ne peux que déplorer que les résultats soient si maigres et imparfaits », écrivit-il dans le préambule à son rapport. Il n'en consigna pas moins ses trouvailles avec un grand luxe de détails, enjolivant son récit, à défaut d'exactitude, d'épisodes rocambolesques.

« D'abord, écrivit Theo, selon la tradition des anciens joailliers de la cité de Delhi, telle qu'elle est transmise de famille en famille, ce diamant fut extrait de la mine Koh-i-Noor, à quatre jours de voyage de Masulipattanam au nord-ouest, sur les rives de la Godavari, du vivant de Krishna [le dieu-vacher hindou au charme irrésistible], qu'on suppose avoir vécu il y a quelque cinq mille ans [...] »⁸.

Le rapport rédigé par Theo, qu'on peut toujours consulter dans les salles des Archives nationales de l'Inde, continue dans cette veine, esquissant pour la première fois les grands traits de ce qui allait devenir la version communément admise de l'histoire du Koh-i-Noor : une série multiséculaire de conquêtes sanglantes, de rapines, de saccages et d'extorsions. La version de Theo sera reprise article après article, livre après livre, et figure encore telle quelle, de nos jours, sans le moindre appel critique, sur le site Wikipedia.

Issu des insondables brumes de l'Antiquité, le célèbre diamant, probablement l'œil d'une idole d'un temple d'Inde du Sud, aurait été dérobé par des Turcs en maraude. Plus tard, à en croire le compte rendu de Theo Metcalfe, le « joyau tomba aux mains des empereurs de la dynastie Ghûrî, puis

de là successivement dans celles des dynasties des Tughlûq, des Sayyîd et des Lodî [au XIV^e siècle], et finit par revenir à la famille des Timour [les Moghols] qui le gardèrent jusqu'au règne de Mohammad Shah, lequel le portait dans son turban ». Puis, lorsque le seigneur de guerre persan Nadir Shah envahit l'Empire moghol, « l'empereur et lui échangèrent leurs turbans, et c'est ainsi qu'il devint la propriété de ce dernier ». Theo affirme ensuite que c'est Nadir Shah qui lui donna son nom de Montagne de Lumière, et qu'à sa mort, il revint à son garde du corps afghan, Ahmad Khan Abdali. Après quoi, il serait resté en possession des Afghans une centaine d'années environ, jusqu'à ce que Ranjit Singh le dérobat à un prince afghan en fuite en 1813.

Peu de temps après que Theo eut remis son rapport, le Koh-i-Noor fut envoyé en Angleterre et la reine Victoria s'empressa de le prêter pour l'Exposition universelle de 1851. De longues files de visiteurs serpentèrent dans les allées du Crystal Palace pour admirer le fameux trophée impérial enfermé dans le coffre de verre de haute sécurité fabriqué tout spécialement pour l'occasion par la firme Chubb, lui-même protégé par une cage métallique. Annoncé à grand bruit par la presse, et assiégé par le public britannique, le Koh-i-Noor devint non seulement le plus célèbre diamant du monde, mais également le seul objet du butin en provenance de l'Inde à jouir d'une telle renommée. C'était un symbole de la domination impériale de l'Angleterre victorienne et de son aptitude, pour le meilleur et pour le pire, à s'approprier les objets les plus prisés du globe terrestre afin de les exhiber triomphalement, à l'instar des Romains brandissant les curiosités rapportées de leurs conquêtes deux mille ans plus tôt.

À mesure que grandit la notoriété du diamant, et que se répandit la version assurément distrayante mais totalement farfelue de l'histoire de la pierre précieuse transcrite par Theo, les autres grands diamants moghols tombèrent dans un oubli quasi total, et la Montagne de Lumière acquit le statut singulier de plus grosse gemme du monde. Seuls quelques historiens se souvenaient que le Koh-i-Noor, qui pesait cent quatre-vingt-dix virgule trois carats à son arrivée en Angleterre, avait eu au moins deux autres rivaux d'un calibre comparable : le Darya-i-Noor, ou Mer de Lumière, actuellement à Téhéran, aujourd'hui estimé

entre cent soixante-quinze et cent quatre-vingt-quinze carats; et, de l'avis de la plupart des gemmologues contemporains, le plus gros de tous, le Grand Moghol, le diamant Orlov (cent quatre-vingt-neuf virgule neuf carats), aujourd'hui monté sur le sceptre impérial russe de la Grande Catherine exposé au Kremlin⁹.

En réalité, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle, lorsque le Koh-i-Noor échut au Pendjab, dans les mains de Ranjit Singh, que le diamant commença sa carrière de pièce d'exception – au point qu'au terme de son règne, les pieux hindous se demandèrent si le Koh-i-Noor n'était pas la légendaire gemme Syamantaka que mentionne le récit mythologique relatant la vie de Krishna, le *Bhagavad Purana*.

Cette gloire montante s'explique en partie par la prédilection de Ranjit Singh pour les diamants au détriment des rubis – une préférence que les Sikhs partageaient avec les Hindous, alors que les Moghols ou les Persans affectionnaient les grosses pierres brutes de couleurs vives. Au sein du Trésor moghol, il semble que le Koh-i-Noor n'ait été qu'une des merveilles de la plus fabuleuse collection de gemmes de tous les temps, dont les spécimens les plus prisés n'étaient pas alors les diamants, mais les rubis et les spinelles rouges en provenance du Badakhshan, et, plus tard, les rubis en provenance de Burma.

La popularité croissante du Koh-i-Noor bénéficia de la hausse du cours des diamants dans le monde entier au début et au milieu du XIX^e siècle. L'invention de la taille « brillant », révélant le « feu » inhérent à tout diamant, lança au sein de la bourgeoisie européenne et américaine la vogue des bagues de fiançailles serties de diamants – une mode qui finit par se répandre également en Inde.

Dernière étape de son accession au rang de gloire mondiale, les retombées de l'Exposition universelle et la multitude d'éditoriaux que l'événement généra dans la presse propulsèrent le Koh-i-Noor au premier plan. Les diamants indiens de gros calibre, auxquels on attribuait souvent des influences maléfiques, ne tardèrent pas à faire leur apparition dans les romans victoriens populaires, tels que *La Pierre de lune* de Wilkie Collins, ou le *Lothaire* du Premier ministre Benjamin Disraeli, dans lequel un sac de diamants bruts sert de fil conducteur à l'intrigue.

Voilà comment le Koh-i-Noor acquit dans son exil européen un statut d'excellence dont il n'avait jamais joui avant de quitter l'Asie. De nos jours, les touristes qui le découvrent à la Tour de Londres sont souvent surpris par sa petite taille, surtout lorsqu'on le compare aux deux diamants Cullinan beaucoup plus gros exposés sur le même présentoir : en fait, il n'est plus, de nos jours, que le quatre-vingt-dixième plus gros diamant au monde¹⁰.

Étonnamment, le Koh-i-Noor continue à faire parler de lui et il se retrouve une fois de plus l'enjeu d'un désaccord international, car le gouvernement indien, entre autres, réclame le retour de la pierre précieuse sur son sol. Néanmoins, les fonctionnaires indiens n'arrivent toujours pas à s'accorder sur l'histoire sempiternellement nébuleuse du joyau ; en avril 2016, le solliciteur général, Ranjit Kumar, a déclaré devant la Cour suprême indienne que le Koh-i-Noor avait été donné librement aux Britanniques au milieu du XIX^e siècle par le maharajah Ranjit Singh et n'avait été « ni volé ni extorqué de force par les autorités britanniques ». Déclaration foncièrement non historique – Ranjit Singh était mort depuis dix ans en 1849, il n'aurait pu alors compter que sur une planchette Ouija ou sa projection astrale pour en effectuer le don. Assertion d'autant plus curieuse que les conditions de sa remise à Lord Dalhousie en 1849 sont peut-être les seuls faits irrécusables de toute l'histoire du diamant. Dans un passé récent, le Pakistan, l'Iran, l'Afghanistan et même les talibans ont à tour de rôle revendiqué sa propriété et exigé sa restitution.

Cent soixante-dix ans après le premier compte rendu rocambolesque de Theo, il est grand temps de soumettre l'histoire du Koh-i-Noor à une étude circonstanciée et impartiale. La narration de Theo, fondée sur des ragots de bazar, n'a jamais été révisée, n'a jamais fait l'objet d'une critique rigoureuse. C'est même le contraire qui s'est produit : alors que les autres grands diamants moghols sont tombés dans un oubli quasi total, si l'on excepte quelques experts, toutes les mentions de diamants indiens exceptionnels dans des sources telles que les Mémoires de l'empereur moghol Babur ou les *Voyages* du négociant français Jean-Baptiste Tavernier ont été, rétrospectivement, assimilées à des références au Koh-i-Noor. Au fil du temps, des affabulations d'un romanesque débridé sont venues enrichir le mythe.

Pourtant, toute personne désireuse d'établir la vérité factuelle du destin de la pierre précieuse ne saurait contester que les notations se rapportant à l'illustre gemme sont toujours, pour reprendre les termes mêmes de Theo, « très maigres et imparfaites » ; c'est un euphémisme de dire qu'elles ne sont pas légion. Car on ne trouve tout bonnement pas de mention du Koh-i-Noor qui soit irréfutable dans aucune source moghole ou musulmane, alors qu'il existe de fréquentes références textuelles à d'autres grands diamants de l'histoire indienne, surtout à l'apogée de la domination moghole. Certaines d'entre elles se rapportent peut-être au Koh-i-Noor, mais étant dépourvues de descriptions précises, il est impossible de l'affirmer avec certitude.

À vrai dire, aucun document historique ne comporte d'allusion claire, sans équivoque, à la précieuse pierre avant la chronique que Mohammad Kazem Marvi nous a laissée de l'invasion de l'Inde de 1739 par Nadir Shah, récit dans lequel l'historien persan, pour la première fois semble-t-il et de façon identifiable, mentionne son existence. Le texte ne fut rédigé que vers la fin des années 1740, environ une décennie après que la gemme eut quitté le sol indien. De manière significative, Marvi est le seul de ses contemporains, dont la chronique, parmi la douzaine de comptes rendus méticuleux rédigés par des témoins persans, indiens, français et hollandais, fait état du diamant en particulier, en l'appelant par son nom, alors que la plupart des auteurs donnent des listes et des inventaires détaillés du butin raflé par Nadir Shah.

De surcroît, il ne s'agissait pas d'une pierre sans support, que Mohammad Shah eût pu aisément dissimuler dans les plis de son turban et dont Nadir Shah se serait adroitement emparé par un échange de couvre-chefs – l'une des péripéties rapportées par Theo que l'on continue de colporter. L'empereur eût été bien en peine d'user d'un tel stratagème car, selon le témoignage de Marvi, elle servait alors de pièce maîtresse au meuble le plus extraordinaire et le plus fastueux jamais fabriqué : le trône du Paon de l'empereur moghol Shah Jahan. Le Koh-i-Noor, rapporte-t-il en témoin oculaire, dans cette toute première mention nominale de la pierre précieuse (inédite en anglais à ce jour), était encastré dans le dais de ce trône hors pair estimé à deux fois la somme dépensée pour la construction du Taj Mahal. Marvi écrit :

Un octogone, de la forme d'un chapeau européen, avec un bord circulaire, dont les côtés et la canopée étaient recouverts d'or et incrustés de bijoux. Au-dessus, il y avait un paon fait d'émeraudes et de rubis; à sa tête était attaché un diamant de la taille d'un œuf de poule, dénommé Koh-i-Noor – Montagne de Lumière, dont Dieu seul savait la valeur! Les ailes étaient serties de bijoux; de nombreuses perles, toutes de la taille d'un œuf de pigeon, reliées par un fil, ornaient les colonnes supportant le trône. Le trône était entièrement recouvert d'or et de bijoux [...] et la partie basse était entourée d'une frange de perles [...]. Ce trône et ses atours étaient constitués de pièces assemblées que l'on démantelait pour le transport, et réassemblait ensuite [...]. J'ai, de mes yeux, vu ce trône quand les armées victorieuses quittèrent Delhi et gagnèrent la capitale Hérat, où il fut, sur ordre royal, installé sous la tente royale de Nadir, ainsi que deux autres dons précieux: un diamant dénommé Darya-i-Noor, Mer de Lumière, et un rubis dénommé Ayn al-Hur, l'Œil de la Hourii¹¹.

Étrangement, Marvi ne parle dans ce témoignage oculaire que d'un seul paon; toutes les descriptions antérieures du trône du Paon parlent non d'un, mais de deux paons. Se peut-il que le trône ait été agencé de façon différente par Nadir Shah à Hérat? Le paon qui contenait le Koh-i-Noor avait-il été enlevé avant que Marvi l'eût contemplé, afin que Nadir Shah pût porter le joyau à son bras – comme le firent ses successeurs? À moins que Marvi n'ait vu qu'un côté du trône? Quoi qu'il en soit, à partir de 1750, le Koh-i-Noor semble avoir été une pièce à part entière, détachée du trône, et on trouve des allusions à la gemme – alors sertie sur un brassard – de plus en plus fréquentes dans des sources persanes et afghanes jusque-là négligées et non traduites, puis, à partir de 1813, dans un nombre croissant de chroniques sikhes et de récits de voyage européens.

Grâce à ces textes, et aux recherches menées par une équipe de gemmologues qui, sous la direction d'Alan Hart et de John Nels Hatleberg, a reconstitué, à l'aide de technologie laser et de balayages aux rayons X, un modèle de la forme originelle du Koh-i-Noor avant qu'il n'ait été retaillé en Angleterre, on dispose maintenant d'éléments permettant

d'écrire une histoire du diamant totalement inédite, débarrassée de la brume mythologique propagée par le rapport de Theo Metcalfe il y a cent soixante-dix ans.

*

Dans la première partie, «Le joyau du trône», William Dalrymple relate les tout débuts de l'histoire du Koh-i-Noor. Après avoir élucidé la signification des diamants dans la pensée indienne que recèlent les textes de l'Inde antique, puis analysé les hypothétiques et brèves apparitions de la gemme au cours des différentes périodes de l'Inde moghole, jusqu'au moment où le diamant entra dans la postérité après que Nadir Shah s'en fut emparé, il suit sa trace *via* l'Iran et l'Afghanistan jusqu'au Pendjab, et jusqu'à sa disparition temporaire à la mort de Ranjit Singh – époque à laquelle le diamant, plus qu'un simple objet de convoitise, s'est transformé en un éminent emblème de souveraineté.

Dans la seconde partie, «Le joyau de la couronne», Anita Anand reprend le récit, et donne un compte rendu complet du chapitre le plus contesté de l'histoire du diamant; les circonstances dans lesquelles on prit le Koh-i-Noor à un enfant qui céda son royaume à une puissance coloniale, avant de l'envoyer rejoindre la Couronne britannique et la Tour de Londres.

Cette nouvelle version ne se contente pas de dresser la liste des actes engendrés par la convoitise, les conquêtes, meurtres, tortures, confiscations et exactions colonialistes couvrant une période étendue de l'histoire de l'Asie du Sud et centrale. C'est une approche qui rend compte du changement de goûts et de modes en matière de joaillerie, d'ornements et de parures, aborde sous un angle différent le rôle, l'alchimie et l'astrologie des pierres précieuses, et révèle des péripéties surprenantes et méconnues du destin du diamant, telles que les mois qu'il passa dans la fissure d'un cachot dans un lointain fort afghan, et les années durant lesquelles, posé sur le bureau d'un mollah ignorant de sa valeur, il servit de presse-papiers à de pieux sermons.

PREMIÈRE PARTIE

Le joyau du trône

LA PRÉHISTOIRE INDIENNE DU KOH-I-NOOR

Jusqu'à la découverte de mines de diamants au Brésil en 1725, tous les diamants du monde – à l'exception de quelques diamants noirs en provenance des montagnes de Bornéo – étaient originaires de l'Inde¹.

Les diamants de l'Inde antique étaient issus de gisements alluvionnaires; ils ne provenaient pas d'une exploitation minière mais du tamisage des sables meubles et des graviers d'anciens lits de rivières. Éjectés des roches hôtes – la kimberlite et la lamproïte – par les volcans primaires, ils étaient balayés et charriés par les cours d'eau avant de finir par se déposer quand la rivière mourait, il y a des millions d'années de cela. La plupart de ces diamants alluviaux sont de minuscules cristaux octaédriques, mais il arrivait néanmoins, en de très rares occasions, qu'on en trouvât un de la taille d'un œuf de poule. Comme le Koh-i-Noor.

Deux mille ans avant Jésus-Christ, les Égyptiens utilisaient peut-être déjà ces minuscules diamants indiens pour polir leurs outils; cinq cents ans avant Jésus-Christ, en tout cas, dans tout le Moyen-Orient et la Chine, c'étaient des abrasifs d'usage courant. Très vite, les cristaux de diamant devinrent des articles prisés pour la fabrication de bagues, de la cour impériale des Tang à l'Afghanistan hellénistique et à la Rome augustéenne². Mais sur leur sol natal, la valeur qu'on attribuait aux diamants

ne procédait pas de leur seule utilité ou de leur beauté ; on les tenait pour des objets d'extrêmement bon augure, capables de canaliser les influences cosmiques, et ils jouissaient d'un statut quasi divin. Selon le *Garuda Purana*, un texte canonique hindou dont la version définitive remonte au X^e siècle, le démon Bala, ayant accepté d'être immolé par les dieux, « rendit l'âme pour le bien de l'univers, et, voilà que les membres sectionnés de son corps sacrifié se muèrent en graines de gemmes ». Tous les êtres célestes, les démons et les *nagas* (dieux serpents) se ruèrent pour recueillir les précieux germes, les « dieux, montés sur leurs chars aériens, emportèrent pour leur propre usage les semences, dont certaines, toutefois, tombèrent sur terre en raison du violent souffle d'air. Partout où elles atterrirent, océans, rivières, montagnes ou déserts, ces semences, de par leur puissance divine, engendrèrent des gisements de pierres précieuses. »

Ces gemmes étaient dotées de vertus magiques, surnaturelles : « Certaines ont la faculté d'effacer tous les péchés, ou servent d'agents prophylactiques contre les effets du poison, des morsures de serpent et des maladies, alors que d'autres possèdent des vertus contraires. » Mais, de toutes les gemmes, la place d'honneur revenait aux diamants, « les plus brillantes de toutes les pierres précieuses [...]. Les dieux sont réputés résider dans une particule de diamant, quel que soit l'endroit où on l'a trouvée, si elle est de teinte claire, lisse, et ne porte aucune marque néfaste telle qu'éraflures, empreintes de pattes de corbeau, ou nébuleuses impuretés en son sein. »

Le texte énumère ensuite les prodigieux bienfaits qu'un diamant de cette qualité est censé dispenser à son propriétaire : « Fortune, longévité, accroissement du nombre des épouses, de la progéniture et des animaux domestiques, et assurance d'une moisson abondante, tout cela découle de l'usage d'un diamant bien formé au lustre clair et dénué de traits pernicious. » De surcroît, continue le *Garuda Purana* :

Les funestes poisons, administrés par ruse, n'affectent pas la santé du porteur et tous ses biens bénéficient d'une sorte d'immunité contre l'incendie ou l'érosion par l'eau. Le teint de cette personne devient éclatant et toutes ses entreprises sont florissantes

et prospères. Les serpents, les tigres et les voleurs s'enfuient à l'approche de celui qui porte un tel diamant³.

Le *Garuda Purana* est probablement le seul texte que l'on connaisse qui imagine des voleurs prenant la fuite en présence de diamants. En tout cas, cent ans plus tard, à l'époque de la rédaction des *Bhagavad* et *Vishnu Puranas*, on ne doutait plus que ces gemmes au fabuleux potentiel puissent inciter non seulement au vol, mais aussi au meurtre.

Selon ces deux Puranas, le plus mirifique de tous les bijoux était le légendaire Syamantaka, « le prince des gemmes », parfois décrit comme un énorme diamant, parfois comme un rubis, une pierre précieuse qui provoqua la jalousie, la cupidité et la violence, tout comme le Koh-i-Noor le fera, non plus dans un récit mythique mais dans la réalité.

Le Syamantaka était l'attribut du dieu-soleil Surya, qui, le portant à son cou, tirait de lui son éblouissante apparence. Objet d'une beauté féerique, d'un attrait irrésistible, convoité par tous, il fut également la première pierre précieuse de la mythologie indienne à laisser un sillage macabre, car, comme le spécifie le *Bhagavad Purana*, « porté par un homme pur, il produit de l'or, mais par un homme impur, il se révèle inmanquablement fatal⁴ ». Il se peut que cette légende soit à l'origine du trope qui, au fil des siècles, se greffa sur le Koh-i-Noor et perdura jusque dans la littérature anglaise : celui du joyau maudit.

À en croire le *Bhagavad Purana*, le Syamantaka apparut sur terre lorsque Satrajit, le roi Yadava de Dwarka, fervent dévot de Surya, rencontra sa divinité d'élection au cours d'une promenade en bord de mer près de Dwarka. Ébloui par son rayonnement, Satrajit pria le dieu-soleil de revêtir une forme moins aveuglante, afin qu'il pût mieux le contempler. Surya ôta le Syamantaka de son cou, et Satrajit s'agenouilla pour adorer son dieu, dont le corps de cuivre poli lui parut alors singulièrement petit. « Après que Satrajit lui eut dûment présenté son hommage, la divinité dit : "Satrajit, quelle récompense veux-tu pour ton mérite ?" Sur quoi Satrajit demanda la gemme. Surya la lui donna donc, en gage de son affection, puis disparut⁵. »

Lorsque Satrajit arborant la gemme regagna Dwarka, les citadins le prirent pour le dieu-soleil en personne ; Krishna

fut le seul à comprendre que le Syamantaka était responsable du flamboyant éclat dont il était nimbé. « Ce n'est pas le dieu-soleil, dit-il, mais Satrajit qui respendit grâce à son joyau. »

Par la suite, Satrajit donna le bijou à son frère. Peu de temps après, ce frère partit pour la forêt où le lion qu'il pourchassait le mit en pièces. Le fauve s'empara du joyau, « et s'apprêtait à s'en retourner, la gemme dans sa gueule, lorsque Jambavan, le puissant roi des ours, le tua à son tour, emporta le butin dans sa tanière et l'offrit à son fils en guise de jouet⁶ ».

Le frère de Satrajit n'étant pas rentré de son expédition de chasse, les citadins se mirent à jaser : « Ils convinrent que Krishna l'avait assassiné et s'était approprié le joyau, car on savait qu'il l'avait convoité. » Sans prendre le temps de la réflexion, le roi Satrajit, affligé, accusa Krishna d'avoir occis son frère et dérobé le Syamantaka. Afin de prouver son innocence, Krishna se rendit à son tour dans la forêt avec un petit groupe de compagnons sur les traces du chasseur disparu, déterminé à découvrir ce qui lui était arrivé.

Les empreintes menèrent Krishna d'abord au cadavre mutilé du chasseur, puis jusqu'au vaste repaire du roi des ours où Krishna déclara : « C'est pour ce joyau, ô Seigneur des ours, que nous sommes venus jusqu'à ton antre. J'en ai besoin pour me laver des fausses accusations portées contre moi. » Mais le roi des ours Jambavan refusa de se séparer du Syamantaka, et un violent combat entre l'indomptable roi des ours et le gracieux homme-dieu s'engagea. Ce n'est qu'au bout de vingt-huit jours d'une lutte acharnée que Jambavan finit par comprendre que l'invincibilité de Krishna procédait de sa nature divine. S'inclinant devant lui, et lui demandant humblement pardon, il tendit le joyau à Krishna.

À son retour triomphal à Dwarka, le Syamantaka en main, le roi Satrajit, « la tête courbée par la honte », contrit d'avoir calomnié Krishna, lui accorda en gage de sa gratitude la main de sa fille, la belle princesse Satyabhama. Le mariage fut heureux, mais le Syamantaka continua à attiser la cupidité et à faire couler le sang.

Peu de temps après la cérémonie nuptiale, trois frères malveillants, menés par le prince Satadhanva, profitèrent de l'absence de Krishna pour ourdir un complot dans le dessein de rafler la gemme d'une brillance envoûtante. Une nuit, ils

chevauchèrent jusqu'à Dwarka, s'introduisirent dans le palais et assassinèrent le roi. Ils se saisirent du Syamantaka et quittèrent la ville. Mais la princesse Satyabhama qui avait assisté à la scène courut en pleurs réclamer à son mari vengeance pour son père. Krishna se lança aux trousses du prince Satadhanva qu'il décapita d'un jet de son disque affûté comme un rasoir, le Sudarshan Chakra.

Cette combinaison légendaire de vénalité, de vols et d'effusions de sang reflétait si fidèlement l'histoire meurtrière réelle du Koh-i-Noor qu'au XIX^e siècle, maints pieux hindous en vinrent à confondre le diamant avec le Syamantaka mythique de la littérature puranique.

*

Les plus vieux traités de gemmologie du monde datent de l'Inde antique, certains précèdent même les Puranas. Ces manuels témoignent, souvent avec un luxe singulier de détails, d'une « connaissance de la couleur et de l'endroit caché des gemmes⁷ ». Nombre de ces anciens recueils inventorient et analysent les particularités des pierres précieuses avec une méticulosité extrême, distinguant les spinelles « sang de pigeon » des béryls « flamboyants comme des perroquets », et des diamants capables d'« illuminer la pièce du feu de l'arc-en-ciel ». Certains de ces traités – qu'on regroupe sous le nom générique de *ratnashastras* – révèlent une compétence gemmologique proprement stupéfiante : dans l'un d'eux, les rubis y sont répartis en quatre catégories distinctes, dont l'une couvre une palette de dix infimes nuances de tons différenciant ceux qui ont le lustre des abeilles, ou la couleur des bourgeons de lotus, de ceux qui ressemblent à des lucioles ou à des yeux de coucou, à des graines de grenade, à du collyre ou du jus de jambosier. Y sont aussi codifiées de scrupuleuses indications pour aider l'amateur à détecter les faux : pour s'assurer de l'authenticité d'une émeraude, par exemple, un auteur conseille de se munir de la pierre un mercredi soir et de se tenir face au soleil couchant. Une émeraude véritable émettra des rayons verts en direction du porteur⁸.

La mythologie et les grimoires de l'Inde ancienne n'attestent pas seuls l'importance accordée aux pierres précieuses ; celles-ci

constituent un leitmotiv quasi obsessionnel des œuvres dramatiques et poétiques composées en sanskrit, dans lesquelles le tintement des parures de bijoux suffit à évoquer le monde enchanteur des jardins du palais. La littérature bouddhiste, elle aussi, tout en se faisant le chantre de la pauvreté et de l'ascétisme, fourmille de métaphores gemmologiques telles que doctrines de bijoux, soutras du diamant, royaumes célestes et îles de bijoux⁹.

Selon un ancestral texte tamoul, le *Tirukkailaya-nana-ula*, une jeune femme dans tout l'éclat de sa beauté se devait de ne jamais paraître entièrement nue, pas même au lit; le port de bijoux rehausse la beauté de son corps :

Elle adorne ses pieds de chaînes de cheville
Et charge ses poignets de pesants bracelets
incrustés de lourdes gemmes.
Elle pare sa chevelure d'une brillante guirlande
Tressée de fils d'or
Et égaye son cou délicat de bijoux,
Rivalisant ainsi avec la Déesse elle-même¹⁰.

Ce goût pour les corps nus mais couverts de bijoux était un trait commun à toute l'Inde. Plusieurs siècles plus tard, Keshavdas (1555-1617), le poète de la cour d'Orchha, au sud d'Agra, auteur du *Kavi-priya*, ou Délices du poète, ouvrage d'une grande sensualité, décrètera lui aussi sans ambages qu'un corps de femme dont la nudité n'est pas agrémentée de précieux ornements manque cruellement de sex-appeal: « Une femme peut être noble, elle peut avoir de beaux traits. Elle peut avoir un joli teint, déborder d'amour, être bien faite. Mais sans parure, mon ami, elle n'est pas belle. Il en va de même de la poésie¹¹. »

La statuaire antique reflète la place centrale tenue par la joaillerie dans la vie de cour indienne. Les parures de bijoux, plus que la façon de se vêtir, étaient les éléments constitutifs du statut hiérarchique des courtisans, les signes extérieurs distinctifs de leur position sociale; un code de règles drastiques désignait ceux des nobles qui étaient habilités à porter une gemme plutôt qu'une autre en fonction de leur rang et des circonstances. Dans le plus ancien manuel consacré à la conduite des affaires

publiques, le *Arthasastra*, composé entre le II^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère, son auteur, Kautilya, réserve tout un chapitre à la gemmologie et aux usages étatiques des gemmes, « Des mines et pierres précieuses » et ce, avec le même sérieux qu'il met à traiter des autres sujets, à savoir la diplomatie, « Règles pour les envoyés », la guerre, le « Détournement de fonds par des officiers et son recouvrement », les espions, les services de renseignement, l'emploi de savants poisons ainsi que le recours aux courtisans qualifiés pour les administrer¹².

Le rôle crucial tenu par les gemmes dans l'esthétique traditionnelle de la vie de cour indienne est particulièrement manifeste dans les productions artistiques et les annales des Chola de Tanjore, qui régnèrent sur la péninsule de l'Inde du Sud du IX^e au XIII^e siècle. Toutes les sculptures en bronze des reines et des déesses ont la poitrine dénudée, mais recouverte d'une foison de bijoux. Sur les murs des temples figurent des listes exhaustives des bijoux offerts par ces reines et leurs consorts, telle celle que l'on peut lire encore de nos jours sur les murs du grand temple de Tanjore, détaillant la donation de la reine Kundavai, la sœur de Rajaraja, le plus éminent des empereurs Chola, aux alentours de 1010. Son offrande au temple consistait en « une ceinture sacrée ornant les hanches, comportant 521,9 grammes d'or. Six cent soixante-sept grands et petits diamants à bords lisses y étaient incrustés [...]. Quarante-trois grands et petits rubis, vingt-deux rubis *halahalam*, vingt petits rubis, neuf rubis bleus, dix rubis bruts. Deux cent douze perles¹³... » La liste des articles mesure plusieurs mètres.

L'excellence et l'abondance des bijoux de l'Inde ancienne ont suscité des commentaires de la part de tous les visiteurs étrangers, et attisé la rapacité de tous les envahisseurs. Le plus grand poète du sultanat de Delhi, Amir Khusrau (1253-1325), rend compte de l'attrait exercé par les temples de l'Inde du Sud dans son *Khazainul Futuh*, ou Trésors de la victoire, rédigé à l'intention du sultan Alaouddin Khalji (*circa* 1296-1316). Voici un passage dans lequel il s'évertue à décrire le trésor raflé dans un temple :

Les diamants étaient de telle couleur qu'il faudrait au soleil briller des siècles avant que s'en forment de semblables dans la facture des roches. Les perles luisaient d'un tel éclat qu'il faudrait aux

fronts des nuages transpirer des années avant que de pareilles éclosent à nouveau dans le trésor de la mer. Il faudra aux mines s'abreuver de sang à la source du soleil des générations durant pour forger des rubis comme ceux-là. Les émeraudes étaient de si belle eau que si le ciel bleu se brisait, aucun de ses fragments ne saurait les égaler. Les diamants étincelaient telles des gouttes tombées du soleil. Quant aux autres pierres précieuses, leur lustre défie toute description comme l'eau qui fuit d'un pot brisé¹⁴.

Dans une veine similaire, Abdur Razzak Samarqandi, l'ambassadeur envoyé au xv^e siècle en Inde du Sud par le souverain timouride Shah Rukh de Hérat, témoigne de l'omniprésence des pierres précieuses dans la capitale du Vijayanagar. Ce vaste empire du sud de l'Inde, qui englobait la majeure partie des territoires des Chola entre les xiv^e et xvi^e siècles, à en juger par Samarqandi, ne manquait pas de panache. L'ambassadeur fut ébahi par la pléthore de bijoux portés par les hommes aussi bien que par les femmes de toutes conditions et par l'ingéniosité des joailliers ; partout où l'on posait le regard, écrit-il, les éventaires débordaient de perles, de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Par des jardins et vergers sillonnés de ruisselets frémissants d'eau vive et de « canaux taillés dans une pierre polie et lisse », Abdur Razzak fut conduit en présence du roi, qui arborait « un collier fait de perles de belle eau et autres somptueuses gemmes [...] que toute l'intelligence d'un orfèvre eût été bien en peine d'estimer ». Le trône, note-t-il, « de dimensions extraordinaires, était fait d'or incrusté de superbes pierreries et d'ornements d'une facture d'une extrême finesse et d'un art consommé [...]. Il est à gager que dans nul autre royaume au monde, on ne pratique l'art du sertissage des pierres précieuses avec une telle habileté¹⁵. »

Vijayanagar passait aussi pour l'endroit où l'on trouvait les plus gros diamants en Inde, selon l'un des premiers Européens à écrire sur le sujet, le remarquable médecin et philosophe naturaliste portugais Garcia da Orta (1501-1568). Auteur du troisième livre jamais imprimé en Inde, *Colloques des simples et des drogues de l'Inde*, publié à Goa en 1561¹⁶. Da Orta était un homme d'une curiosité proprement phénoménale, que tout intéressait, du nom indien des pièces du jeu d'échecs et des

différentes variétés de mangues, au traitement du choléra, aux curieux agissements des cobras et des mangoustes, et aux effets du *bhang* (cannabis).

Ce qu'ignoraient ses compatriotes de stricte obédience catholique, c'est que da Orta était un juif sépharade pratiquant, dont le véritable nom hébreu était Abraham ben Yitzhak¹⁷. À l'époque où l'on commença au Portugal comme en Espagne à persécuter et torturer les juifs convertis au christianisme, da Orta décida d'abandonner sa chaire de professeur de médecine à l'université de Lisbonne en 1534, et d'émigrer pour la jeune colonie de Goa afin de se soustraire à l'attention des inquisiteurs antisémites. À la fin des années 1540, quand l'Inquisition retrouva sa trace à Goa, sa fonction de médecin personnel du sultan Burhan Nizam Shah d'Ahmadnagar (1503-1553) le protégea de leur vindicte. Il réussit ainsi à échapper aux inquisiteurs, de son vivant du moins ; l'Inquisition le rattrapa après sa mort, et en 1580, fit déterrer et incinérer sa dépouille avant d'en jeter les cendres dans la rivière Mandovi¹⁸.

D'une profonde érudition, esprit scientifique rigoureux, polyglotte, ayant accès au savoir des *hakims* (médecins traditionnels) musulmans indiens aussi bien qu'à celui de sa propre communauté juive par sa parfaite connaissance de l'hébreu et de l'arabe, da Orta rassembla une somme inédite d'informations sur les pratiques thérapeutiques et les sciences naturelles en Inde, et dédia un chapitre entier de ses *Colloques* à tirer au clair certains préjugés sur les diamants¹⁹.

Au début de son exposé, il s'emploie à dénoncer les « nombreuses fables entourant les diamants et le fonctionnement des mines de diamants ». Il n'est pas vrai, écrit-il, qu'on ne puisse écraser un diamant avec un marteau : « les diamants se brisent facilement ». En outre, il est faux, comme Marco Polo et le *Roman d'Alexandre* l'avaient prétendu, que « des serpents surveillent les diamants afin qu'on ne les prenne pas et que certains préparent de la viande empoisonnée qu'ils leur jettent pour s'emparer des diamants à leur aise quand les serpents sont occupés à manger ». Les diamants ne sont pas des poisons, continue-t-il, et ils ne sont d'aucun secours pour juger de la fidélité d'un homme si l'on en place un à son insu, pendant son sommeil, sous l'oreiller d'une femme : « au réveil, elle

embrassera son mari s'il lui est fidèle, et si c'est le contraire, elle le fuira – voilà ce que je ne peux croire ».

Après avoir longuement discoursé des propriétés réelles des diamants, Garcia da Orta mentionne les lieux de leur provenance. C'est, dit-il, dans le royaume de Vijayanagar qu'on trouve les gemmes les plus volumineuses, et sur ses terres que sont situés les gisements les plus rentables: «il y a deux ou trois rochers qui rapportent beaucoup au roi de Vijayanagar ».

Ces mines procurent au roi une très grosse rente, car toute pierre qui pèse plus de trente carats lui revient. On met là beaucoup de gardiens pour surveiller ceux qui piochent et si l'on surprend à un moment quelqu'un avec une pierre, on la lui prend ainsi que toute sa fortune [...]. Les Gujaratis les achètent et viennent nous les vendre ici, au Vijayanagar, où ces diamants ont beaucoup de valeur, en particulier ceux que l'on appelle *naifes*, qui sont ceux que la nature a taillés; les Portugais préfèrent ceux qui sont polis à la meule. Les Canarins disent que, de même que la vierge vaut davantage que la femme dépravée, le diamant brut vaut davantage que celui qui est taillé.

Da Orta aborde ensuite le sujet des diamants de gros calibre:

Et lorsqu'ils disent qu'aucun diamant n'est plus gros qu'une noisette, ce n'est la faute ni de Pline ni des autres auteurs. Ils parlent seulement de ce qu'ils ont vu. Le plus gros que j'aie vu pesait cent quarante carats, un autre cent vingt, et j'ai ouï dire qu'un homme de ce pays en avait un de deux cent cinquante. Grand bien lui fasse, même s'il le nie. Il y a des années un homme digne de foi m'a rapporté qu'au Vijayanagar il en avait vu un de la taille d'un petit œuf de poule.

Faut-il voir là une référence au Koh-i-Noor, et le diamant a-t-il un jour orné la salle du trône des rois de Vijayanagar avant de prendre le chemin de Delhi? C'est de l'ordre du possible, mais rien ne permet de le prouver.

LES MOGHOLS ET LE KOH-I-NOOR

En avril 1526, Zahir-ud-din Babur, un fringant prince et poète turco-mongol originaire de Ferghana en Asie centrale, franchit la passe de Khyber à la tête d'une petite armée de partisans triés sur le volet. Il apportait avec lui des canons et des mousquets d'un type encore peu courant en Inde du Nord. Fort de cette nouvelle technologie militaire, il battit et tua le sultan de Delhi, Ibrahim Lodhi, lors de la bataille de Panipat; un an plus tard, il écrasa les Rajpoutes. Il établit ensuite sa capitale à Agra, où il fit aménager une série de jardins de style persan sillonnés de canaux d'irrigation.

Babur n'en était pas à sa première conquête. Il avait passé une grande partie de sa jeunesse sans royaume, à vivre au jour le jour avec une bande de compagnons, volant des moutons et des vivres. À l'occasion, il capturait une ville – il avait quatorze ans lorsqu'il prit Samarkand, qu'il garda quatre mois. D'ordinaire, il vivait sous la tente, menant une existence itinérante, qui, bien que dans le droit fil de la tradition timouride, ne lui plaisait guère. « Il m'apparut, écrivit-il, que d'errer de montagne en montagne, sans maison et sans appui, n'a rien de bien enviable¹. »

Babur ne se contenta pas d'instaurer la dynastie moghole, qui régna sur l'Inde du Nord pendant trois cent trente ans, il est également l'auteur d'un des plus passionnants journaux

intimes jamais écrits par un grand souverain : le *Baburnama*. Dans les pages de son journal, Babur s'épanche avec une franchise et une liberté de ton qui font penser à Samuel Pepys ; il y compare les fruits et les animaux de l'Inde et de l'Afghanistan avec la même ouverture d'esprit qu'il met à noter ses réflexions sur la différence existant entre s'éprendre d'hommes ou s'éprendre de femmes, et sur les plaisirs respectifs de l'usage de l'opium et du vin². Il y fait en outre allusion à un diamant d'exception découvert dans la grande variété de bijoux raflés au cours de ses conquêtes.

Comme il le rapporte dans le *Baburnama*, quand son fils Humayun captura des membres de la famille de Bikramjit, rajah de Gwalior, qui résidaient à Agra à l'époque de la défaite d'Ibrahim Lodi, « ils lui firent spontanément don d'une masse de bijoux et d'objets précieux, parmi lesquels se trouvait le célèbre diamant que le [sultan] Ala' ud-Din [Khalji] avait dû apporter. De l'avis de tous les experts, sa valeur est estimée à deux jours et demi de nourriture pour le monde entier. On dit qu'il pèse huit *misqals*³. » Un autre texte contemporain, un petit traité sur les pierres précieuses dédié à Babur et Humayun, mentionne aussi le diamant de Babur : « Personne n'a jamais vu un tel diamant, ni n'en a entendu parler, et aucun livre n'en fait état⁴. » On considère souvent que ces deux citations sont les premières références au Koh-i-Noor que l'on connaisse. Il se peut que ce soit le cas, mais cela est sujet à caution, car les descriptions sont trop vagues pour l'affirmer, et il existait à l'évidence plusieurs diamants de très gros calibre circulant en Inde à cette époque.

Quoi qu'il en soit, le diamant de Babur ne resta pas longtemps en Inde. Babur mourut en 1530, quatre ans seulement après son arrivée en Inde et avant d'avoir pu consolider ses nouvelles conquêtes. Son fils Humayun, d'un tempérament rêveur et quelque peu indolent, partageait le goût de son père pour la poésie et les arts, mais il n'avait hérité en rien de son génie militaire. Il continua à faire aménager des jardins et passait son temps plongé dans la lecture de manuels d'astrologie et de mysticisme, tandis que le royaume légué par son père s'effritait, et, en 1540, après moins de dix ans de règne, Humayun fut contraint de s'exiler en Perse.

Tout du long de son journal, Babur fait part du mélange de fierté et de furieux agacement qu'il éprouve envers ce fils certes courageux et intelligent mais dénué de desseins, d'ambition et du plus élémentaire sens de la ponctualité; une entreprise d'aussi grande envergure que celle de l'invasion de l'Inde dut être repoussée de plusieurs semaines par sa faute, car il ne se présenta pas à Kaboul à la date convenue. Humayun finit par arriver avec trois semaines de retard, en conséquence de quoi l'armée eut à souffrir de la chaleur estivale. Durant son règne tout autant que dans son exil, Humayun fit preuve de la même insouciance et de la même versatilité.

Ayant perdu son royaume, et abandonné jusqu'à ses épouses et son enfant en bas âge, Akbar, le seul atout qu'Humayun emporta d'Agra avec lui dans sa fuite se résumait à un sac de pierres précieuses. La nouvelle se répandit et, lors de sa traversée du Rajasthan, l'empereur en cavale fut abordé par un envoyé du Raja Maldev de Jodhpur, « un dignitaire déguisé en marchand », qui lui proposa d'acheter son diamant le plus précieux. Humayun ne voulut rien savoir, et fit dire « à ce commerçant qu'un semblable joyau ne se monnaie pas. Soit on le gagne à la force de l'épée, animé d'un esprit souverain, soit il vous échoit par la faveur de rois illustres⁵. »

Pourtant, alors que ses bijoux étaient la seule richesse qui lui restât, Humayun fit preuve d'une désinvolture déconcertante, pour ne pas dire d'une négligence coupable. En juillet 1544, en route pour chercher asile à la cour de l'empereur safavide Shah Tahmasp, Humayun commit une étourderie qui aurait pu lui coûter cher sans la présence d'esprit d'un jeune homme du nom de Jauhar.

Jauhar lui-même écrivit des années plus tard :

Sa Majesté avait pour habitude de mettre la bourse contenant ses diamants et rubis dans sa poche. Mais quand il procédait à ses ablutions, il la posait généralement de côté. Ce jour-là, il avait fait de même, et l'oublia : il se trouva qu'après le départ du roi, votre humble serviteur Jauhar, s'apprêtant à remonter sur son cheval, aperçut sur le sol un petit sac de tissu vert à fleurs, et un plumier ; il s'empressa de les ramasser, et dès qu'il eut rattrapé le roi, de les lui remettre. Quand Sa Majesté vit ces objets, stupéfait et ravi, il s'exclama : « Oh, mon garçon, tu me rends là un bien grand

service; sans eux, j'aurais été soumis à la mesquinerie [*rezalet*] de ce monarque persan: à l'avenir, je te prie, prends-en soin⁶.»

En temps utile, les diamants sauvèrent Humayun. Bien que le fervent chiite Shah Tahmasp accueillît le sunnite Humayun avec une certaine froideur au début, il se laissa amadouer par les diamants que ce dernier lui offrit lors de leur rencontre. Jauhar raconte :

Nous campâmes plusieurs jours sur le terrain de chasse, et Sa Majesté ordonna qu'on lui apporte ses rubis et ses diamants; ayant choisi le plus gros diamant, il le déposa dans une boîte en nacre; puis il y ajouta plusieurs autres diamants et rubis; et, les ayant disposés sur un plateau, il demanda à Byram Beg d'aller les présenter au monarque persan en lui disant « qu'ils avaient été apportés de l'Hindoustan tout exprès pour Sa Majesté ». Lorsque Shah Tahmasp vit ces pierres précieuses, il fut ébahi, et envoya chercher ses joailliers pour en évaluer le prix. Les joailliers déclarèrent qu'ils étaient inestimables; sur quoi le Persan fit savoir qu'il les acceptait⁷.

Quand Humayun finit par reprendre le chemin de l'Inde, il partit à la tête d'une cohorte de cavaliers dévoués au Shah Tahmasp qui lui permirent de reconquérir son trône.

Toutefois, pour des raisons non élucidées, peu de temps après, en 1547, Shah Tahmasp envoya le diamant de Babur à son allié chiite indien, le sultan d'Ahmadnagar, l'un des souverains du Deccan. Au dire de Khur Shah, ambassadeur du sultanat rival de Golconde à la cour persane, « il est notoire qu'un connaisseur de bijoux estima ce diamant à deux jours et demi de vivres pour le monde entier. Son poids est de six *misqals* et demi [estimation légèrement inférieure à celle donnée par Babur lui-même]. Mais Sa Majesté le Shah était d'avis qu'il ne valait pas tant. Et il chargea son émissaire Mihtar Jamal d'aller l'offrir à Nizam Shah [d'Ahmadnagar], le souverain du Deccan⁸. » Il semble que si l'émissaire remit bien la missive du shah, il omit néanmoins de remettre le diamant; le shah tenta par la suite – mais en vain – de faire arrêter le messenger fugueur⁹.

La trace du diamant de Babur disparaît dès lors de toutes les archives; il fut probablement remisé dans le coffre de quelque

négociant, noble ou potentat inconnu du Deccan; se peut-il que ce diamant d'un calibre exceptionnel, « de la taille d'un petit œuf de poule », dont Garcia da Orta entendit parler, se soit frayé un chemin jusqu'au Vijayanagar? Impossible à vérifier; à vrai dire, on ignore même si ce diamant de Babur, qui fut l'objet de tant d'éloges et a tant voyagé, est effectivement le Koh-i-Noor, et on ne sait pas non plus ni quand ni comment il aurait pu réintégrer le Trésor moghol.

Par contre, ce qui est certain, c'est que, s'il finit bien par réapparaître à Delhi, il en resta absent pendant au moins une génération. Abu'l Fazl, le biographe et ami du plus éminent des empereurs moghols, Akbar, dans son compte rendu de la trésorerie impériale daté de 1596, affirme que le plus gros diamant était à cette époque-là une pierre bien plus modeste de cent quatre-vingts *ratis* (un *rati* équivaut à 0,91 carat) – soit à peu près la moitié de la taille du diamant de Babur, qui pesait environ trois cent vingt *ratis*. Ce n'est que bien plus tard qu'un diamant massif, d'un calibre très proche de celui de Babur, entra en possession des Moghols¹⁰.

*

En matière de gemmes, les Moghols importèrent d'Asie centrale des notions, issues de la philosophie, de l'esthétique et de la littérature persanes, très différentes de celles ayant alors cours en Inde. Ce n'était pas aux diamants qu'on accordait la prééminence, mais aux « pierres de lumière rouges¹¹ ». Dans la littérature persane, ces pierres étaient vénérées comme symboles du divin par les métaphysiciens et comme métaphores du lyrique le plus sublime par les poètes, évoquant la lumière crépusculaire – *shafaq* – qui emplit le ciel à l'instant précis où se couche le soleil.

Ainsi que l'écrit Ferdowsi dans son grand œuvre, le *Shahnama*, ou Livre des Rois :

Quand le soleil donna au monde la couleur de la spinelle
La nuit noire empiéta sur la voûte céleste¹²

Garcia da Orta est formel, les diamants n'étaient pas considérés par les Moghols comme des gemmes de premier plan

– révélation qui surprit fort les Européens. Dans ses *Colloques*, da Orta fait remarquer par son interlocuteur, le Dr Ruano, que le diamant est « la reine des pierres, car il surpasse toutes les autres, les perles, les émeraudes et les rubis, si nous en croyons Pline ». Mais da Orta le corrige : « Ici dans ce pays [...] ils font le plus grand cas d'une émeraude ou d'un rubis, la pierre vaut plus cher, si elle est tout à fait parfaite, et à taille égale, que le diamant. Mais comme on ne trouve pas de pierres tout à fait parfaites et de bonne eau d'une taille égale au diamant, il arrive souvent que le prix de celui-ci soit plus élevé. La valeur des pierres ne dépend que du désir qu'en ont les gens et de leur rareté¹³. »

Abu'l Fazl, dans sa description du Trésor impérial de la fin du xvi^e siècle, réserve lui aussi la place d'honneur aux pierres rouges et colorées : « La somme des gains est si considérable, écrit-il, et les revenus si diversifiés, que douze salles sont nécessaires pour entreposer l'argent, neuf pour les différentes sortes d'espèces et trois pour les pierres précieuses, l'or et les bijoux sertis. » La première chambre forte est réservée aux rubis et aux spinelles, divisés en douze catégories ; la deuxième aux diamants – moitié moins nombreux que les rubis – mélangés aux émeraudes et aux corindons rouges et bleus (saphirs), que les Moghols nommaient *yaquts*. Les perles sont emmagasinées dans la troisième salle du Trésor : « Si je devais rendre compte de la quantité et de la qualité des bijoux » en possession de l'empereur, écrit-il, « cela me prendrait une éternité¹⁴. »

Les Moghols, peut-être plus qu'aucune autre dynastie islamique, érigèrent leur amour des arts et leurs postulats esthétiques en attributs emblématiques de leur souveraineté. Ils utilisèrent sciemment la joaillerie et les objets de prix – au même titre que l'architecture, la peinture, la poésie, l'historiographie et l'éblouissante magnificence de leur cérémonial de cour – dans le dessein de donner à voir, de mettre en scène leur idéal impérial avec toute la somptuosité appropriée, allant même jusqu'à lui prêter un vernis de légitimité divine. Car, ainsi que le formule Abu'l Fazl : « Les rois aiment exhiber leur splendeur, parce qu'ils y voient une image de la gloire divine¹⁵. »

Outre qu'ils étaient de grands amateurs d'arts, les Moghols, à l'apogée du règne d'Akbar, disposaient de richesses inégalées

leur permettant de se comporter en généreux mécènes. Ils régnaient sur une population plus de cinq fois plus importante que celle qui était soumise à leurs seuls rivaux, les Ottomans – quelque cent millions de sujets, au début du XVII^e siècle, répartis sur la majeure partie de l’Inde, du Pakistan, du Bangladesh, et de l’Afghanistan orientaux actuels. Leurs capitales étaient les mégapoles de l’époque : « Ils n’ont pas de rivaux en Asie ou en Europe, estimait le père jésuite Antonio Monserrate, pour ce qui est du territoire, de la population ou de la richesse. Les marchands affluent des quatre coins de l’Asie. Il n’est art ou artisanat qu’on n’y pratique. »

Pour leurs contemporains occidentaux accoutrés de peu seyants caleçons à braguette, les Moghols avec leurs tuniques de soie ruisselantes de bijoux étaient l’incarnation même du faste et du pouvoir – une association d’idées qui imprègne depuis lors le terme « moghol ». Dans une lettre envoyée en 1616 de la cour de l’empereur Jahangir au futur roi Charles I^{er}, Sir Thomas Roe, premier ambassadeur anglais à la cour du Grand Moghol, raconte sa découverte d’un monde d’une munificence qui défie l’imagination. L’empereur, écrivit-il, était :

vêtu, ou plutôt chargé de diamants, rubis, perles et autres précieuses vanités, si magnifique, si glorieux ! Sa tête, son cou, sa poitrine, ses bras, au-dessus des coudes, aux poignets, ses doigts, chacun avec au moins deux ou trois bagues, sont entravés par des chaînes de diamants, de rubis de la taille d’une noix – certains plus gros – et de perles, au point que mes yeux en furent éblouis [...] bijoux, qui font ses délices, il est le Trésor du monde, achète tout ce qui se présente, et amoncelle les pierreries comme s’il voulait s’en servir non comme ornements mais comme matériaux de construction¹⁶.

Ainsi que l’atteste Roe, Jahangir (1569-1627) était doté d’une intelligence remarquable et d’une curiosité insatiable ; esprit toujours à l’affût de nouveautés, il collectionnait toutes sortes d’objets qui piquaient son intérêt, des épées vénitiennes et des globes terrestres, des soies safavides, des galets de jade et jusqu’à des dents de narval. Maintenir l’ordre dans son empire et commanditer de grandes œuvres d’art ne l’empêchaient

pas de s'intéresser à la médecine et à l'astronomie, à la reproduction des guépards et des chèvres ; il éprouvait une passion inlassable pour toutes les questions ayant trait à l'élevage. Mais plus que de toute autre science, il était féru de gemmologie et fasciné par les pierres précieuses ; il s'en couvrait littéralement à l'occasion de toutes les cérémonies officielles, comme s'il voulait se transformer lui-même en objet précieux. Le joaillier flamand Jacques de Coutre le décrivit tel qu'il lui apparut lorsqu'il obtint une audience avec lui : « Il était assis sur un trône fastueux, une multitude de pierreries autour du cou, de grandes spinelles, émeraudes et perles de toutes sortes sur les bras et de gros diamants accrochés à son turban. En bref, il portait tant de bijoux qu'il ressemblait à une idole¹⁷. »

Jahangir consacra un nombre important de pages de ses Mémoires, le *Tuzuk-i-Jahangiri*, à sa collection des plus belles gemmes au monde. Jahangir fit du Norouz, le Nouvel An, une occasion de festivités d'un luxe sans précédent, instaurant un rituel au cours duquel tous les nobles de sa cour le comblaient de gemmes – puis, Jahangir, à son tour, distribuait l'équivalent de son poids en or et en pierreries à son peuple. Le Norouz de 1616 se déroula conformément à la règle. Voici comment Jahangir en rendit compte :

Ce jour-là, l'offrande de Mir Jamal-ud-Din Husain fut étalée devant moi. Ses dons furent agréés et acceptés. Entre autres objets se trouvait une dague sertie de bijoux dont il avait supervisé la confection. Sur son manche, il y avait un rubis jaune, d'une transparence et d'une brillance extrême, de la taille d'un demi-œuf de poule. Je n'avais jamais vu de si gros et si beau rubis jaune. Il y avait aussi d'autres rubis de bonne couleur et de vieilles émeraudes. Les courtiers l'évaluèrent à cinquante mille roupies. J'élevai le *mansab* [rang] du dénommé Mir de mille chevaux [...]. Ensuite, l'tnad ud-Daula [le Premier ministre] me soumit son offrande, et je l'examinai en détail. La plupart des pièces étaient d'une très grande rareté. Parmi les bijoux, il y avait deux perles d'une valeur de trente mille roupies, un rubis *qutbi* qui avait été acheté pour vingt-deux mille roupies, et d'autres perles et rubis. Le tout ensemble pour une valeur de cent dix mille roupies. Je lui fis l'honneur d'accepter [...]. Mon fils Baba Khurram, à cette heure

bénie, posa devant moi un rubis de la plus belle eau et du plus beau brillant, qu'on me dit valoir quatre-vingt mille roupies¹⁸.

Et ainsi de suite sur plusieurs pages.

L'année d'après, Jahangir nota que le gouverneur du Bihar, Ibrahim Fath Jung, lui avait fait don d'une des plus grosses gemmes de l'histoire moghole. Le gouverneur envoya à la cour neuf diamants bruts récemment découverts dans sa province, dont l'un de trois cent quarante-huit *ratis*, soit d'un volume très supérieur à celui du diamant de Babur¹⁹.

*

Jahangir transmet sa passion à son fils aîné, le prince Khurram, le futur empereur Shah Jahan (1592-1666). À la grande satisfaction de son père, Khurram devint l'un des meilleurs connaisseurs de pierres précieuses de son temps. À maintes reprises, Jahangir s'enorgueillit des talents de son fils, qu'il désigne comme « l'étoile au sommet des désirs exaucés, et la brillance au front de la prospérité ». Pour preuve de sa fierté paternelle, il relate qu'ayant reçu en cadeau une perle d'une finesse exceptionnelle, il exprima le désir d'en trouver une autre de même gabarit pour lui faire pendant. Il suffit au prince Khurram d'un seul coup d'œil pour se souvenir qu'il en avait vu une semblable plusieurs années auparavant, « de même poids et de même forme, dans l'ornement d'un vieux turban. On alla chercher le vieux *sarpech* comportant une perle royale, et assurément, elle était de même qualité, poids et forme, lustre et brillance; on eût dit que les deux perles étaient sorties d'un même moule. En les mettant des deux côtés du rubis, je les nouai à mon bras²⁰. »

Avec le temps, l'amour de Shah Jahan pour les belles pierres s'accrut au point d'éclipser celui que leur portait son père, ainsi qu'en témoignèrent les étrangers en visite à la cour. Selon Edward Terry, aumônier de l'ambassadeur anglais Sir Thomas Roe, Shah Jahan était « le plus éminent et le plus riche maître de pierres précieuses qui habite la Terre ». Le missionnaire portugais Sébastien Manrique raconta que son engouement était si profond qu'un soir, à la fin d'un banquet, lorsque douze danseuses vêtues de « tenues impudiques et suggestives,

aux poses lascives » vinrent distraire l'assemblée, c'est à peine si l'empereur leur accorda un regard, tant son attention était absorbée par des bijoux que lui avait apportés son beau-frère, Asaf Khan. Des recherches récentes indiquent qu'afin de soulager sa vue censément abîmée par l'excès de larmes qu'il versa à la mort de Mumtaz Mahal, Shah Jahan se serait fait fabriquer deux paires de lunettes, l'une avec des lentilles de diamants, l'autre avec des lentilles d'émeraudes²¹.

Néanmoins, l'attrait de la beauté et le goût du faste ne rendent pas entièrement compte du prestige attaché aux bijoux. À l'instar des ateliers des miniaturistes moghols, sous Shah Jahan, les ateliers de joaillerie impériaux avaient pour fonction de contribuer à la propagande dynastique et impériale. La découverte d'une dague au manche de sardonyx, qui a fait récemment son apparition sur le marché d'art londonien, est une bonne illustration du rôle politique dévolu aux objets précieux ; l'éloquent cartouche ne laisse aucun doute sur la nature des aspirations de Shah Jahan et de sa cour : « La dague du roi des rois, le défenseur de la religion et conquérant du monde. Le Second Seigneur de la Conjonction Heureuse, Shah Jahan, est semblable à la nouvelle lune, mais, de ses brillants triomphes, il illumine le monde pour l'éternité tels les rais du Soleil. » Aux yeux de ses sujets, Shah Jahan voulait paraître plus qu'un souverain ; il voulait qu'on le considérât comme une source de la lumière divine, un roi-soleil, presque un dieu-soleil.

*

Sous le règne de Shah Jahan, le plus gros des diamants inscrits sur les registres de la trésorerie moghole fut offert par un autre connaisseur de gemmes réputé de l'époque. Mir Jula était un immigrant persan, qui fit carrière dans le négoce de bijoux. Au dire du voyageur vénitien Niccolò Manucci, « Mir Jumla commença par parcourir la ville en démarchant des chaussures au porte-à-porte ; mais la fortune décida de le favoriser et, peu à peu, il devint un grand marchand célèbre dans tout le royaume. Très riche, avec des vaisseaux en mer, homme connu pour sa sagesse et sa générosité, il se fit de

nombreux amis à la cour [et ne tarda pas à] remplir diverses charges officielles.»

Il continua à monter en grade – jusqu'à devenir Premier ministre de Golconde – en se conciliant les bonnes grâces du roi et d'autres nobles influents qu'il couvrit de somptueux cadeaux, «des bijoux et des diamants qu'il faisait extraire des mines [...]. Sous son gouvernement en Inde du Sud, Mir Jumla rassembla les grandes richesses qui existaient alors dans les anciens temples des idoles hindoues de cette province. Outre ceux-là, il en découvrit d'autres, par ses efforts dans ladite province, renommée pour ses pierres précieuses²².»

Le négociant en diamants français Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) brosse un portrait hautement révélateur – bien qu'exécration – de Mir Jumla au faîte de sa puissance. Un soir, Tavernier alla lui présenter ses hommages; il trouva Mir Jumla assis sous sa tente dressée au centre du camp, dans la campagne du Deccan.

Selon la coutume du pays [...] le nabab [gouverneur] avait tous les entre-deux des doigts des pieds pleins de lettres, et il en avait aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tirait tantôt de ses pieds, tantôt de ses mains, et faisait faire les réponses par ces deux secrétaires, en faisant aussi lui-même quelques-unes. Après que les secrétaires avaient achevé les lettres, il les leur faisait lire; puis il les prenait et y appliquait lui-même son cachet, donnant ensuite les unes à des gens de pied, d'autres à des gens de cheval²³.

Au beau milieu de toute cette activité, on amena quatre criminels devant sa tente. Mir Jumla ne leur prêta pas la moindre attention pendant une demi-heure, puis il les fit comparaître «et après les avoir interrogés, et fait confesser de leur bouche le mal dont ils étaient accusés, il demeura encore près d'une heure sans rien dire, continuant d'écrire et de faire écrire ses secrétaires», tandis que des officiers de l'armée venaient tour à tour le saluer. Puis, lorsqu'on lui apporta son repas, il s'occupa des quatre prisonniers, ordonnant d'une voix calme de couper les mains et les pieds du premier et de le laisser dans un champ se vider de son sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, d'éventrer et jeter dans une fosse le deuxième, et de

décapiter les deux derniers. « Pendant que tout ceci se passa on apporta le dîner²⁴. »

Durant toute la décennie des années 1650, les Moghols s'employèrent à annexer les différents royaumes du Deccan, en partie avec l'intention de se rendre maîtres des lieux d'où provenaient les pierres précieuses qui les obsédaient tant. Selon le *Shah Jahan Nama*, l'histoire officielle du règne: « Ce territoire comportait des mines regorgeant de diamants²⁵. » C'est à cette époque que Mir Jumla s'aliéna les faveurs du sultan de Golconde, car, à en croire la rumeur, il entretenait une liaison amoureuse avec la reine mère. Contraint de fuir, il profita d'une attaque moghole pour passer dans le camp adverse et offrir ses services à Shah Jahan.

Il scella son pacte avec Shah Jahan le 7 juillet 1656, dans l'enceinte du Fort Rouge de Shahjahanabad récemment inauguré, par le présent d'« un gros diamant brut qui pesait trois cent soixante carats » selon Manucci, ou « des gemmes exquis, parmi lesquelles il y avait un énorme diamant pesant deux cent seize *ratis*²⁶ », selon le *Shah Jahan Nama*. À une date ultérieure, Tavernier fera allusion à « ce fameux diamant de l'avis de tous sans égal de par son calibre et sa beauté », en précisant que sa masse, brute, était de neuf cents *ratis*, ou sept cent quatre-vingt-sept carats, et qu'il avait été extrait des mines de Kollur (aujourd'hui dans le Karnataka).

Des siècles plus tard, de nombreux commentateurs victoriens assimilèrent ce diamant à la fois au diamant de Babur, qui avait disparu sans laisser de traces dans le vaste plateau du Deccan une centaine d'années plus tôt, et au Koh-i-Noor, qui en était venu par passer pour le plus gros diamant au monde. Pourtant, rien dans aucun de ces textes n'autorise à croire que Mir Jumla eût jamais l'intention de restituer aux Moghols leur plus précieux bijou de famille, perdu depuis Humayun. Si tel avait été le cas, nul doute qu'il s'en serait attribué le mérite, tant son désir de se faire valoir aux yeux de ses nouveaux maîtres était vif.

Tout incite plutôt à penser que cet énorme diamant – brut, comme le précise Tavernier, et dont nos trois sources différentes donnent des poids très élevés mais variant considérablement – fut le fruit d'une découverte récente, et une acquisition hors pair du Trésor moghol²⁷.

*

En 1628, à l'apogée de sa puissance, Shah Jahan porta l'engouement des Moghols pour les pierres précieuses à son acmé lorsqu'il passa commande de l'objet le plus fastueux de tous les temps: le fabuleux trône du Paon.

On pense qu'à l'origine, c'est un certain joaillier français de la cour moghole du nom d'Augustin Hiriart²⁸ qui fut pressenti pour fabriquer un trône en or massif «couvert de diamants, rubis, perles et émeraudes». Bien que les Moghols eussent en matière de taille des goûts différents de leurs contemporains venus d'Occident – préférant conserver à leurs pierres leurs formes brutes originelles, sans les façonner pour obtenir les gemmes plus petites aux facettes symétriques prisées en Europe –, il semble qu'au XVII^e siècle, des joailliers européens aient joui d'une réputation de savoir-faire supérieure à celle de leurs confrères moghols; de nombreuses références indiquent qu'il n'était pas rare que des empereurs et souverains indiens confient des pierres à des jésuites avec pour mission de les faire tailler à Goa, ou même à Alep²⁹ où résidait une colonie marchande européenne. Hiriart n'était pas le seul joaillier européen à exercer son art à la cour moghole; un Anglais du nom de Peter Mutton travaillait aussi pour le *karkhana* (atelier) impérial.

Toutefois, peu de temps après qu'on l'eut affecté à cette tâche, Hiriart quitta le service de l'empereur et partit s'installer à Goa; c'est Sa'ida-ye Gilani, un poète et calligraphe iranien devenu orfèvre et maître joaillier, qui reprit l'ouvrage. Le trône du Paon fin prêt fut inauguré pour le Nouvel An 1635, à l'occasion du retour de l'empereur de sa résidence du Cachemire³⁰.

Le trône aux Joyaux – comme on l'appela dans un premier temps – était un meuble d'une munificence à nulle autre pareille, conçu pour ressembler et évoquer le légendaire trône de Salomon. Les Moghols avaient toujours pris soin de s'entourer de l'aura de splendeur des rois anciens – historiques et mythiques – du Moyen-Orient et d'Iran, tels que les dépeignent le Coran et des poèmes épiques comme le *Shahnama*, Le Livre des Rois. S'inspirant de ces augustes

modèles, les empereurs moghols proclamaient que leur royauté d'essence divine et leur gouvernance empreinte de justice étaient les garantes d'un âge d'or, de prospérité et de paix. Pour Shah Jahan en particulier, Salomon, le roi-prophète exemplaire du Coran, faisait office d'idéal et de figure d'identification, et il demanda aux chantres de sa cour de célébrer ses mérites en le présentant sous les traits d'un second Salomon et en peignant sa chère épouse, Mumtaz Mahal, en nouvelle reine de Saba.

Le trône aux Joyaux fut conçu de façon à ce que quiconque connaissant un tant soit peu son Coran l'associât à celui de Salomon dès le premier regard. Quatre colonnes, sur lesquelles figuraient des arbres en fleurs et des paons faits de bijoux assemblés, soutenaient un baldaquin. Les colonnes avaient la forme de balustres coniques imitant des cyprès, et étaient serties d'émaux et d'émeraudes de couleur verte pour en souligner l'apparence arborescente. Au sommet était perché un ou, selon les auteurs, deux paons, à l'exemple du siège de Salomon qui, d'après les textes juifs et islamiques, était décoré d'arbres et d'oiseaux en pierres fines.

La description contemporaine du trône la plus exhaustive dont nous disposons fut rédigée par le chroniqueur officiel de la cour, Ahmed Shah Lahori. Dans son *Padshahnama*, il écrit :

Au fil des ans, nombre de gemmes de prix, toutes dignes de figurer aux oreilles de Vénus ou d'orner la ceinture du Soleil, étaient venues enrichir le Trésor impérial. À son accession au pouvoir, l'empereur, homme clairvoyant, s'avisait qu'acquérir des bijoux d'une telle rareté et disposer d'une réserve de brillants si merveilleux ne pouvaient servir qu'un seul dessein, celui d'orner le trône impérial. Ainsi fut-il décidé d'en user de manière à ce que tout un chacun pût les contempler et bénéficier de leur splendeur, et que la Majesté brillât d'un éclat rehaussé³¹.

Lahori raconte ensuite comment s'accrut la masse des bijoux déjà entreposés dans les salles du Trésor impérial : « Rubis, grenats, perles et émeraudes fines, pour une valeur de deux cents *laks* de roupies [soit vingt millions], devaient être présentés à l'empereur pour inspection, et, après un tri soigneux,

remis, avec certaines pièces exquises de gros calibre, excédant cinquante mille *misqals*, à Bebadal Khan [le titre ultérieur de Sa'ida-ye Gilani], le surintendant en charge des ateliers d'orfèvrerie.»

Il fut décidé que l'extérieur de la canopée serait recouvert d'or serti de gemmes, l'intérieur richement garni de rubis, grenats, et autres bijoux, le tout soutenu par douze colonnes d'émeraudes. Au sommet des piliers, il devait y avoir deux paons sertis de bijoux, et entre les deux paons un arbre composé de rubis et diamants, émeraudes et perles. On y accéderait par trois marches, incrustées de pierres de belle eau. Le trône en question demanda sept ans de travail et coûta cent *lakhs* de roupies.

Rien de surprenant à ce qu'en vertu de la passion des Moghols pour les rubis, Lahori ait distingué dans l'amoncellement de bijoux une pierre en particulier :

Parmi les pièces retenues, il y avait un rubis d'une valeur d'un *lakh* de roupies, que Shah Abbas, le roi d'Iran, avait offert au défunt empereur Jahangir, qui l'envoya à son actuelle Majesté, le Sahib Kiran-i sani, quand il conquit le Dakhin [le Sud]. Les noms de Sahib-kiran [Timour], de Mir Shah Rukh et Mirza Ulugh Beg étaient gravés sur la pierre. Quand il était entré en possession du Shah Abbas, son nom y avait été ajouté, et lorsque Jahangir l'obtint, il y avait fait inscrire son propre nom et celui de son père. S'y lit maintenant le nom de Sa Très Gracieuse Majesté Shah Jahan.

Le rubis en question, sous des appellations diverses – le rubis Timour, le Ayn al-Hur, Œil de la Hourri, et le rubis Fakhraj –, allait porter ombrage au Koh-i-Noor et partager son destin pendant les deux siècles qui suivirent. Ce n'est que bien plus tard, suite à l'apparition de nouvelles normes esthétiques au début du XIX^e siècle, que l'on en vint à doter le diamant d'une beauté et d'un prestige supérieurs à ceux du rubis.

*

Le règne de Shah Jahan se termina de façon prématurée et tragique en 1658. Fin 1657, l'empereur subit une attaque

cérébrale, et son fils Dara Shukoh prit les rênes du gouvernement à sa place. Croyant leur père mort, les quatre princes du sang se lancèrent dans des luttes fratricides qui amenèrent Aurangzeb à fomenter un ingénieux coup d'État, à déposer son père et à l'emprisonner au Fort Rouge d'Agra, dans une suite de pièces donnant sur le Taj.

Aurangzeb avait quitté le Deccan en direction du nord à la tête d'une armée bien entraînée et battu son frère et rival Dara Shukoh à Samugarh, à quelques kilomètres d'Agra. En 1659, il l'avait fait assassiner quelques jours après sa capture. Selon Manucci, il envoya alors un cadeau de réconciliation à son père. Quand le vieux roi ouvrit le paquet, il y découvrit la tête de Dara.

C'est peu de temps après qu'il nous est donné d'apercevoir pour la dernière fois le Trésor moghol dans toute sa splendeur, avant que l'empire ne s'effondre et que le Koh-i-Noor ne quitte le sol de l'Inde. En 1665, Jean-Baptiste Tavernier se vit accorder par Aurangzeb l'immense privilège d'être le premier Européen à pouvoir contempler les plus belles pièces du Trésor moghol. Encouragé par Louis XIV, Tavernier s'était rendu cinq fois en Inde entre 1630 et 1668, dans le but d'approfondir sa connaissance du diamant: «la plus précieuse de toutes les pierres, écrit-il, et le négoce auquel je me suis le plus attaché. Pour tâcher d'en acquérir une parfaite connaissance, je voulus aller à toutes les mines et à l'une des deux rivières où on les trouve [...].»

Tavernier avait rapporté de ces précédentes expéditions une telle moisson de diamants que Louis XIV lui conféra le titre de baronnet, mais ce ne fut qu'au cours de son dernier voyage qu'Aurangzeb consentit à lui montrer sa collection privée. «Le premier jour de novembre 1665, rapporte-t-il, je fus au Palais pour prendre congé du Roy, mais il me fit dire qu'il ne voulait pas que je partisse sans avoir vu ses joyaux puisque j'avais vu les magnificences de sa fête³².»

Peu de temps après, Tavernier fut convoqué au palais, où, après s'être prosterné devant l'empereur, il fut introduit dans une petite pièce avec vue sur le Diwan-i-Khas.

Je trouvai dans cette chambre Akel-kan, Chef du trésor des joyaux, lequel dès qu'il nous eut vus commanda à quatre des Eunuques

du Roy d'aller quérir les joyaux, qui furent apportés dans deux grands plats de bois laqués avec des feuilles d'or, couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. Après que l'on les eut découverts, que l'on eut compté par trois fois toutes les pièces, on en fit faire une liste par trois écrivains qui étaient là. Car les Indiens font toutes choses avec grande circonspection et patience, et quand ils voient quelqu'un qui agit avec précipitation ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire et en rient comme d'un extravagant³³.

Parmi les merveilles qu'on montra à Tavernier ce jour-là, se trouvait l'énorme joyau qu'il appelle le « Grand Moghol » et dit être la gemme offerte par Shah Jahan à Mir Jumla : « La première pièce que Akel-kan (gardien en chef des joyaux de la Couronne) me mit entre les mains fut le grand diamant, qui est une rose ronde fort haute d'un côté. À l'arête d'en bas, il y a un petit cran et une petite glace dedans. L'eau en est belle et il pèse trois cent dix-neuf *ratis* et demi, qui font deux cent quatre-vingts de nos carats. » Il ajoute que la pierre avait été improprement taillée après que Mir Jumla en eut fait don, et qu'à cause de l'incompétence du responsable, Hortensio Borgio, elle avait beaucoup perdu de son prodigieux calibre initial. Tavernier examina deux autres diamants massifs, dont l'un était une pierre rose plate en taille table, qu'il appelle le « Diamant Grande Table », et qui, à en juger par le croquis qu'il en fit, est la gemme dont est issu le Darya-i-Noor, actuellement à Téhéran³⁴.

Le Grand Moghol était-il le Koh-i-Noor ? Au XIX^e siècle, on assura qu'il l'était, mais la majeure partie des spécialistes actuels sont désormais persuadés que le Grand Moghol est le diamant Orlov, qui, avec sa forme de dôme plus haute, plus arrondie, ressemble davantage au dessin du Grand Moghol qu'en laissa Tavernier. Quoi qu'il en soit, l'Orlov et le Grand Moghol ont le même type de taille, et de facettes³⁵. Aucune des autres pierres décrites par Tavernier ne ressemble au Koh-i-Noor.

Comment expliquer que Tavernier n'ait pas reconnu le Koh-i-Noor lorsque l'empereur lui ouvrit les portes de la salle du Trésor ? Il n'y a que deux possibilités. La première est que le Koh-i-Noor était encore à l'époque en possession de Shah Jahan, qui, en 1665, était assigné à résidence dans ses

appartements du Fort Rouge d'Agra. On sait, d'après plusieurs sources, dont le récit des aventures de Niccolò Manucci et le *Shah Jahan Nama*, que l'empereur destitué n'avait pas remis toute sa cassette personnelle au fils qui avait usurpé son trône; Aurangzeb ne put mettre la main sur les bien-aimées pierres précieuses de Shah Jahan qu'après la mort de ce dernier.

Mais il est plus vraisemblable, si l'on se fonde sur le témoignage de Marvi, qui assista à la prise du trône du Paon par Nadir en 1750, que le Koh-i-Noor ne se trouvait pas à ce moment-là dans les coffres-forts impériaux, et que s'il échappa à la perspicacité du Français, c'est qu'il avait été inséré, préalablement à l'inspection de Tavernier, au faite du trône du Paon, sur la tête d'un des paons le surplombant. Tavernier fut conduit devant le trône et il décrivit les diamants qui le recouvraient, mais il semble qu'il n'ait pu s'en approcher suffisamment pour discerner l'époustouflant volume des gemmes du toit.

Le Koh-i-Noor était-il le diamant de Babur? Les poids correspondent à peu près, et, tout bien considéré, cela semble l'hypothèse la plus plausible et certainement la plus séduisante sur les origines du Koh-i-Noor. Cependant, en l'absence d'une description détaillée du diamant de Babur, ou d'un écrit attestant la façon dont la gemme passa du Deccan au Trésor moghol, jusqu'à ce qu'on découvre quelque source persane négligée, le mystère reste entier. Tout frustrant que cela puisse être, nous ne pouvons statuer sur l'origine du Koh-i-Noor et nous ne disposons d'aucune information irréfutable sur la date, la manière et l'endroit où il tomba entre les mains des Moghols. Nous savons seulement comment il leur échappa.

NADIR SHAH: LE KOH-I-NOOR S'EN VA EN IRAN

En janvier 1739, l'Empire moghol était encore la puissance dominante en Orient. La majeure partie du sous-continent était inféodée au trône du Paon – avec le Koh-i-Noor brillant de tous ses feux au front de l'un des paons perchés sur son toit. Bien qu'il déclinât depuis un demi-siècle, et fût souvent déchiré par des luttes intestines, l'Empire moghol englobait alors presque toutes les terres fertiles s'étendant de Kaboul jusqu'en Inde du Sud. De surcroît, sa capitale, Delhi, raffinée et décadente – avec ses deux millions d'habitants, soit le double de la population de Londres et Paris réunies –, était toujours la cité la plus opulente et la plus majestueuse entre l'Istanbul ottomane et l'impériale Edo (Tokyo).

À la tête de cet immense empire siégeait l'épicurien Mohammad Shah, surnommé *Rangila*, l'Excentrique, le Fêtard. C'était un esthète qui aimait porter des *peshwaz* ajustés (long vêtement de dessus ouvert sur le devant) d'une élégance toute féminine et des brodequins brodés de perles ; c'était aussi un mécène éclairé qui promut la musique et la peinture. C'est parce qu'il les introduisit à la cour, que le sitar et les tablas, instruments d'origine populaire, gagnèrent leurs lettres de noblesse. Il relança l'activité des ateliers de miniatures et parvint à réunir les illustres maîtres Nidha Mal et Chitarman, dont les plus belles œuvres dépeignent des scènes bucoliques de la vie

de cour moghole : les célébrations de la fête de Holi baignées dans de fabuleux lavis rouges et orange ; scènes montrant l'empereur en train de s'adonner à la chasse au faucon sur les rives de la Yamuna ou de visiter ses jardins d'agrément à l'abri des murs du palais, et, plus rarement, donnant audience à ses ministres au milieu des massifs et des parterres de fleurs du Fort Rouge.

En réaction à la vague d'austérité islamique, martiale et puritaine, du règne d'Aurangzeb, Delhi connut sous Mohammad Shah (1702-1748), dans les années 1720, une floraison de créations artistiques dans les domaines de la peinture, de la danse, de la musique et de la littérature, empreintes d'une sensualité débridée. Les poètes de la cour composèrent certains des textes érotiques les plus éhontés écrits depuis la fin de la période classique un millénaire plus tôt. Ce fut une époque de grandes courtisanes, dont la réputation de beauté et de galanterie était connue de toute l'Asie du Sud. Ad Begum paraissait à des fêtes dans le plus simple appareil, mais le corps peint avec une telle adresse que personne ne s'offusquait de sa nudité : « Elle décore ses jambes de beaux dessins imitant le style des pyjamas au lieu d'en porter de vrais ; à l'endroit des manches, elle dessine à l'encre des fleurs et des pétales comme ceux des plus fins tissus de Rum. » Sa principale rivale, Nur Bai, faisait l'objet d'une telle adulation que, la nuit, les éléphants des grands *omrahs* (généraux) moghols obstruaient les étroites ruelles aux alentours de sa résidence, et que même les nobles les plus en vue devaient « envoyer une forte somme d'argent pour être admis en sa présence [...] celui qui s'en entiche est aspiré dans le tourbillon de ses exigences et attire la ruine sur sa famille [...] mais le plaisir de sa compagnie ne s'obtient qu'aussi longtemps que l'on dispose de richesses à déverser sur elle¹ ».

De même que dans l'Angleterre de la Restauration, cet hédonisme transparaît dans la peinture de l'époque, qui regorge de scènes où les personnages festoient et s'adonnent aux plaisirs de la chair : une miniature célèbre montrait l'empereur lui-même en train d'honorer l'une de ses concubines – sans doute fallait-il illustrer la virilité d'un souverain à propos duquel courraient des rumeurs d'impuissance.

Quelles qu'aient été ses aptitudes dans une chambre à coucher, il est toutefois certain que, sur un champ de bataille, Mohammad Shah n'avait rien d'un guerrier. S'il parvint à se maintenir au pouvoir, c'est qu'il eut l'intelligence de ne rien prétendre régir; il consacrait ses matinées aux combats de perdrix et d'éléphants; l'après-midi les jongleurs, mimes et magiciens s'ingéniaient à le divertir. Les affaires politiques, il en laissait sagement le soin à ses conseillers et régents – bien qu'il fût assez habile pour s'assurer que les revenus des provinces continuent d'affluer dans ses coffres.

Le processus d'effritement du pouvoir de l'empereur était en cours depuis un certain temps déjà, l'empire ayant entamé son déclin après la mort d'Aurangzeb en 1707. Depuis lors, trois empereurs avaient été assassinés, dont un eut d'abord les yeux crevés au moyen d'une aiguille chauffée à blanc; on étrangla la mère du troisième et on contraignit le père d'un autre, juché sur son éléphant, à se jeter du haut d'un précipice. On tordit le cou à un quatrième avant de le précipiter au bas d'un escalier. Sous le règne de l'empereur Farrukh Siyyar (1685-1719), ses régents, les frères Syed, s'étaient trouvés à un moment si impécunieux qu'ils en furent réduits à prélever sur le trône du Paon des pierres précieuses qu'ils vendirent à des usuriers de Delhi. Cependant, les plus magnifiques de toutes – le Koh-i-Noor et le rubis Timour – restèrent en place.

À mesure que se déroulait le règne de Mohammad Shah, le pouvoir déserta Delhi, et les gouverneurs régionaux de l'empereur moghol s'arrogèrent de plus en plus le droit d'arbitrer seuls dans les domaines cruciaux de la politique, de l'économie, de la sécurité intérieure et de la défense. Deux de ces chefs provinciaux, en particulier, confortèrent graduellement leurs sphères d'influence personnelle, et finirent par s'établir comme des monarques virtuellement autonomes. Sa'adat Khan, le *nawab* d'Avadh, devint le principal potentat au nord, ayant élu Faizabad, au centre des plaines gangétiques, pour y établir son fief, tandis qu'au sud, le *nizam* ul-Mulk, résidant à Aurangabad, se posait en maître du Deccan. Les modalités de l'alliance unissant les deux hommes à la cour impériale, et leur loyauté envers l'empereur, furent de plus en plus infléchies par leur volonté et leurs intérêts propres. Les deux hommes allaient fonder des dynasties qui domineraient l'Inde pendant

une centaine d'années. C'étaient des ennemis jurés, et leur rivalité allait bientôt se révéler fatale pour l'État moghol qu'ils affectaient de servir.

Outre qu'il devait partager sa souveraineté avec deux gouverneurs devenus trop puissants, Mohammad Shah, jouant de malchance, avait pour proche voisin le bouillant seigneur de guerre persan Nadir Shah. Nadir, fils d'un humble berger, devait sa rapide ascension dans l'armée à ses remarquables talents militaires. C'était un personnage aussi fruste, dénué d'humour et énergique que Mohammad Shah était raffiné, versatile et pusillanime.

Le portrait de Nadir le plus complet qui nous soit parvenu a été rédigé par un spirituel jésuite français, le père Louis Bazin, qui fut le médecin personnel de Nadir. Bazin éprouvait pour l'homme illettré et brutal, mais complexe et imposant, qu'il avait accepté pour patient, un mélange d'admiration et de détestation. Le père jésuite écrivit :

Malgré la bassesse de son extraction, il semblait né pour le trône. La nature lui avait donné toutes les grandes qualités qui font les héros et une partie même de celles qui font les grands rois [...]. Sa barbe, peinte en noir, contrastait avec ses cheveux qui étaient tout blancs. Il était d'un tempérament fort et robuste, d'une taille très haute et d'une grosseur proportionnée; il avait le visage basané, moins arrondi qu'allongé, sans l'être pourtant trop; le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la lèvre inférieure un peu excédante, les yeux petits et perçants, le regard vif et pénétrant, la voix rude et forte, mais dont il savait adoucir les sons, selon que le caprice ou l'intérêt le demandait. [...]

Il n'avait point de demeure fixe; sa cour était son camp, une tente formait son palais; son trône était placé au milieu des armes, et ses plus chers confidents étaient ses plus braves guerriers [...]. Intrépide dans les combats, il portait la bravoure jusqu'à la témérité, et se trouvait toujours au milieu du danger à la tête de ses braves, tant que durait l'action [...]. Il dédaignait toute prudence [...]. Pourtant l'avarice sordide et les cruautés inouïes qui fatiguèrent sa nation et occasionnèrent sa perte, les excès et les horreurs où se porta ce caractère violent et barbare, firent couler bien des larmes et bien du sang dans la Perse; il en fut l'admiration, la terreur et l'exécration².

En 1732, Nadir s'était emparé du trône persan et, peu de temps après, avait destitué le dernier prince de la dynastie safavide. Sept ans plus tard, au cours du printemps de 1739, il envahit l'Afghanistan et assiégea Kandahar. Pendant le siège, un poète, originaire du Khorassan, venu de sa province natale présenter à Nadir son panégyrique, lut ses vers en l'honneur du shah au cours d'un banquet. Nadir goûta si peu sa prestation qu'il somma un huissier de la cour de traîner l'infortuné poète tout autour du camp en le mettant aux enchères comme esclave. Personne ne fit d'offre. Nadir, courroucé, lui demanda alors : « Comment es-tu parvenu jusqu'ici ? » Le poète répliqua : « Sur un âne. » Nadir mit l'âne en vente, et le poète fut jeté hors du campement sous les quolibets de toute l'assemblée³.

Contrairement à Mohammad Shah, Nadir n'était pas un amateur d'arts éclairé. Néanmoins, en matière de joaillerie, il avait un œil exercé, et il était déterminé à envahir l'Inde et à refaire son stock de gemmes indiennes afin de pouvoir payer ses troupes – une denrée dont il savait que la Delhi moghole regorgeait.

*

Avant même que Nadir Shah ne s'emparât de Kandahar, des rumeurs couraient en Perse selon lesquelles il organisait en secret un raid destiné à faire main basse sur les richesses de Delhi, « pour arracher quelques plumes dorées » au paon moghol⁴. À dire vrai, deux offenses mineures, dont il exagéra sciemment l'importance, allaient lui servir de prétexte pour passer à l'action : les Moghols avaient récemment accordé l'asile à plusieurs rebelles iraniens qui fuyaient sa tyrannie, et, par ailleurs, certains responsables des douanes moghols du Sind avaient saisi les biens d'un ambassadeur iranien et refusaient de les lui restituer. Nadir Shah dépêcha des envoyés à Delhi pour se plaindre du comportement inamical des Moghols, et exiger des excuses en règle ; mais personne ne proposa le moindre dédommagement. Les mises en garde de Nasir Khan, le gouverneur moghol de Kaboul, selon qui Nadir Shah fomentait à l'évidence une invasion, furent elles aussi ignorées par le gouvernement de Mohammad Shah à Delhi.